

SUZANNE AUBRY



# LE PORTRAIT

 Libre  
Expression

SUZANNE AUBRY

LE  
PORTRAIT

 Libre  
Expression

## PREMIÈRE PARTIE

### La gouvernante

Saint-Hermas, printemps 1931

Clémence Deschamps jeta un regard las à la vingtaine d'élèves qui s'entassaient sur les bancs de l'école, mal chauffée par un gros poêle en fonte qui crachotait une fumée noire. La plus jeune avait huit ans et le plus âgé, un grand dadais qui la dépassait d'au moins deux pieds, venait d'avoir dix-sept ans. Elle avait beau se démener pour leur enseigner les rudiments de la grammaire française, de la géographie et de l'arithmétique, l'accord des participes passés, les cinq continents et les tables d'addition et de multiplication demeuraient un mystère impénétrable pour eux.

Lorsque le mois de juin surviendrait, plus de la moitié de sa classe déserterait l'école pour les semailles et, à leur retour après les récoltes, en septembre, ses élèves auraient déjà oublié le peu qu'elle avait réussi à leur inculquer. Elle fut soulagée d'entendre la cloche de l'église sonner quatre heures. Des exclamations excitées éclatèrent, accompagnées du grincement des bancs et du bruissement des cahiers. Elle éleva la voix pour se faire comprendre :

— Demain, nous ferons une dictée !

La jeune femme attendit que la salle soit vide pour effacer le tableau, balayer le plancher en pin grossièrement équarri, éteindre le poêle et ranger ses livres dans un cartable de cuir qu'elle s'était offert avec ses maigres économies. Elle enfila le manteau que sa tante Annette avait taillé dans un paletot ayant appartenu à son cousin Léon. « Tout doit servir », avait-elle dit, la bouche serrée dans un pli amer. Son cousin s'était engagé comme simple soldat lors de la Première Guerre mondiale et avait été tué en 1917, un an avant la fin du conflit. Il y avait treize ans de différence entre

eux, aussi avait-elle gardé un souvenir vague de Léon, sinon qu'il aimait lui pincer les joues, ce qu'elle détestait.

Dehors, une pluie froide lui fouetta le visage. Des pigeons s'envolèrent du clocher de l'église et se perchèrent sur le toit du presbytère, pour repartir aussitôt vers le clocher. Clémence s'était toujours demandé pourquoi les oiseaux allaient et venaient ainsi en un perpétuel mouvement. Peut-être était-ce pour tromper leur ennui...

Le dos courbé pour lutter contre le vent, elle marchait sur le chemin boueux, tâchant d'éviter les flaques qui s'étaient formées dans les ornières. Elle passa devant la maison où elle avait vécu les plus belles années de sa vie. Une douleur familière lui vrilla la poitrine. Elle détourna les yeux pour ne pas voir le toit aux bardeaux gris, les volets verts, le pommier sur lequel elle grimpait, enfant, le champ qui se déployait à l'infini derrière la grange. Elle avait huit ans lorsque ses parents avaient été terrassés par la grippe espagnole. Sa mère, pâle comme un cierge, gisait sur son lit, les mains croisées sur un chapelet, son père, à genoux près du corps, pleurerait, de longs sanglots sourds comme s'il avait des cailloux dans la gorge. Il était mort quelques jours après, lui qui semblait invulnérable, avec ses larges épaules et ses jambes sculptées comme des troncs d'arbre ; il avait fallu tasser son corps dans le cercueil, trop petit pour sa taille.

Clémence avait appris des années plus tard que son grand-père maternel, le notaire Bisailon, désapprouvant le mariage de sa fille avec un « cul-terreux », avait acheté la maison et l'avait revendue à une famille de cultivateurs. Il ne lui restait plus rien de ses parents, hormis ses souvenirs heureux, qu'elle gardait dans son cœur comme de précieuses reliques, et la modeste pierre tombale dans le cimetière attenant au presbytère, rongée par le salpêtre, qu'elle allait fleurir tous les dimanches. Elle s'assoit au pied de la stèle de granit et parlait à ses chers disparus, leur confiant les petites joies quotidiennes arrachées à la grisaille de sa vie, son rêve de quitter le village, même s'il lui fallait pour cela s'éloigner d'eux, et elle ne s'y résignait pas encore. Qui serait là pour déposer un bouquet de myosotis ou de marguerites sur leur tombe, pour leur faire la conversation ? Il lui semblait que, sans sa présence, ils mourraient une seconde fois.

L'écho d'un martèlement sec lui parvint à distance. Son oncle Hector avait installé son échoppe de maréchal-ferrant au

rez-de-chaussée de leur maison, à l'extrémité du chemin Lalande. Les Coulombe vivaient au premier étage et Clémence dormait dans le grenier, car sa tante refusait obstinément de laisser à sa nièce la chambre qu'avait occupée son fils, y gardant ses meubles et ses vêtements, comme s'il allait revenir un jour ou l'autre d'entre les morts.

La pièce était froide l'hiver et chaude l'été, mais Clémence ne s'en plaignait pas. Au moins, elle avait un espace à elle, où elle pouvait contempler la lune et les étoiles à travers la lucarne les soirs sans nuages, écouter le bruissement du grand chêne dont les branches touffues griffaient le ciel, le crépitement de la pluie et, parfois, le hululement d'une chouette. Et il y avait ses livres, qui lui permettaient de supporter la monotonie de ses journées, s'étirant tel un chemin dont on ne voit jamais la fin.

Le quatrième samedi de chaque mois, Tit-Paul, le colporteur, faisait la tournée de Saint-Hermas. Le marchand ambulant ne se donnait plus la peine de frapper à la porte des Coulombe, qui ne lui achetaient jamais rien, mais Clémence, dès qu'elle entendait le son de la clochette avec laquelle il annonçait toujours son arrivée, prétextait une course à faire et se rendait au centre du village, où elle le trouvait inmanquablement devant le parvis de l'église, avec sa charrette munie de ridelles où s'empilaient toutes sortes de marchandises : étoffes, vêtements, gants, chapeaux, dentelles, pots de grès ou de fer-blanc, balais, brosses à récurer, nécessaires à couture, mouchoirs, pains de savon, toupies, cartes à jouer, remèdes censés guérir la toux, la migraine, les maux de ventre et d'autres afflictions.

Lorsque Tit-Paul apercevait la jeune femme, il fouillait dans son barda et en extirpait un livre, qu'il lui tendait avec un sourire édenté. « C'lui-là devrait vous plaire, mam'zelle Clémence. »



Ce samedi-là, le colporteur usa du même rituel et lui tendit un bouquin dont la couverture beige était tachée d'humidité.

— J'ai dégoté dans un marché aux puces.

Clémence le prit et le contempla avec ravissement. Il s'agissait d'un roman de Delly, qu'elle adorait. Elle en possédait deux autres qu'elle avait lus si souvent que les pages se détachaient, au point qu'elle avait dû les entourer d'une ficelle.

— *Fille de Chouans*, lut-elle à mi-voix. Je l'ai pas lu. Je vous dois combien ?

— Rien pantoute, mam'zelle Clémence. Y m'a quasiment rien coûté.

Le cœur inondé de joie, elle remercia Tit-Paul et glissa prestement le livre dans le cabas qu'elle avait pris soin d'apporter, puis elle insista pour donner quelques sous au marchand, qui les enfouit dans la large poche de son vieux manteau rapiécé. Après avoir jeté un œil à la ronde pour s'assurer qu'aucun voisin ne l'avait écorniflée, elle s'empressa de revenir chez les Coulombe, monta aussitôt au grenier, sortit le roman du cabas, prit place sur une chaise berçante et plongea dans la lecture, se délectant de chaque mot. C'était sa mère qui lui avait appris à lire et à écrire dès l'âge de cinq ans, et elle avait le sentiment de la faire revivre chaque fois qu'elle tournait les pages d'un livre et en respirait le parfum d'encre.

La voix aigre de sa tante Annette fit éclater la bulle de bonheur dans laquelle elle s'était réfugiée.

— Clémence, j'ai besoin d'un coup de main pour le lavage !

Elle se leva à regret, ouvrit un coffre où elle rangeait ses vêtements et y dissimula sa nouvelle acquisition, qui rejoignit la vingtaine qu'elle avait déjà achetés à Tit-Paul. Son oncle et sa tante étaient très religieux, et les seules publications qu'ils toléraient étaient la Bible, le Nouveau Testament et *L'Almanach du peuple* Beauchemin. Ils en possédaient un exemplaire datant de 1916, à la couverture rouge effilochée par l'usage. Si, par malheur, les Coulombe découvraient sa cachette, ils jetteraient ses trésors dans le poêle à bois et la traîneraient chez le curé Grondin afin qu'elle se confesse en bonne et due forme. Le prêtre dénonçait régulièrement dans ses sermons du dimanche la danse et les livres, qui menaient droit en enfer. Pour Clémence, l'enfer régnait plutôt dans son village, hanté par la peur du péché et les superstitions ; les habitants vivotaient, telles des bêtes de somme creusant leur sillon, sans autre horizon que le travail et la religion.



Un jour de mai, alors que ses élèves avaient été particulièrement turbulents et avaient fait montre d'encore plus d'ignorance que d'habitude, Clémence revint chez les Coulombe d'un pas lent,

comme si elle portait un lourd fardeau. Même la vue du ciel ourlé de nuages blancs et la beauté des champs inondés d'une lumière ocre ne parvinrent pas à chasser sa détresse. La simple perspective que ses jours continuent à s'écouler ainsi, avec une monotonie inexorable, la remplissait de désespoir.

Parfois, elle songeait à se marier, mais encore fallait-il trouver un prétendant qui lui plaise. Aucun jeune homme du village ne l'intéressait, pas même le beau Joseph Thibodeau, dont toutes les filles étaient amoureuses, mais qu'elle jugeait rustre et inculte. Et si, d'aventure, elle avait éprouvé de l'attraction pour quelqu'un et l'avait épousé, elle aurait aussitôt perdu son travail d'institutrice, car on exigeait le célibat. Bien qu'elle ne gagnât pas plus de cent cinquante dollars par année, elle avait besoin de ce salaire pour payer une pension aux Coulombe ainsi que ses chers livres.

Lorsqu'elle parvint à l'échoppe de son oncle, Clémence aperçut un exemplaire de *La Presse* traînant sur le comptoir. M. Coulombe, qui était quasi illettré, ne lisait jamais de journaux, sous prétexte que c'étaient « des torchons tout juste bons pour recevoir des épiluchures de patates » ; un client l'avait sans doute oublié. Elle prit la gazette et la glissa subrepticement dans sa manche. Une fois dans le grenier, elle en parcourut les grands titres : « Quatre cents enfants empoisonnés par du lait dans lequel se trouvait du formol dans un orphelinat au Mexique », « Mort tragique d'un enfant à la montagne ». Elle eut l'impression d'être soudainement jetée dans le fracas et la fureur d'un monde inconnu.

En feuilletant le journal, Clémence fut sidérée par la quantité de réclames vantant les vertus de sirops contre la toux, de crèmes « miracle » pour garder la peau jeune, la douceur des cigarettes Turret, les « Gin Pills » pour éliminer les poisons, l'élixir du Dr Montier pour se remettre rapidement sur pied en cas de maladie... On y vendait de l'ameublement, des carpettes, du linoléum, de la peinture, des vêtements pour dames, pour hommes et pour enfants. Du vivant de ses parents, ceux-ci l'emmenaient parfois au magasin général Trottier & Fils, qui ressemblait à une caverne d'Ali Baba, avec ses allées immenses et ses tablettes regorgeant de marchandises de toutes sortes, mais à ses yeux d'adulte, ce n'était plus qu'un commerce poussiéreux, aux vieux planchers couverts de bran de scie.

Dans la dernière section du journal se trouvaient les petites annonces. On y cherchait un homme à tout faire, un jardinier,



une femme de ménage, une secrétaire. Une annonce en particulier attira son attention :

*Veuf souhaite une gouvernante pour son fils de douze ans à la santé fragile. Références exigées. Prière d'envoyer sa candidature au journal poste restante.*

Les mots « gouvernante » et « fils à la santé fragile » lui firent forte impression. Elle se remémora *Jane Eyre*, l'histoire d'une orpheline qui souhaite changer d'existence et place une annonce afin de devenir préceptrice ; elle est finalement engagée par M. Rochester, le riche et ténébreux maître du château de Thornfield-Hall, et en tombe éperdument amoureuse. Clémence s'était à ce point identifiée à Jane qu'elle avait commencé à écrire, dans un cahier acheté à Tit-Paul, l'histoire d'un mystérieux duc, aux cheveux et aux yeux d'un noir de jais, qui survient dans un village après avoir perdu son chemin. Il remarque aussitôt Constance, une jeune femme timide et au visage sans éclat qui enseigne dans une école de rang, et lui offre de s'occuper de l'éducation de sa pupille, l'arrachant ainsi à sa vie étriquée. L'intrigue s'enrichissait au fil des jours : une méchante marraine l'empêchait de partir avec le bel étranger, la plongeant dans un profond désespoir, mais le duc organisait sa fuite à la faveur de la nuit. Dans une calèche couverte de fourrures, sous un ciel piqué d'étoiles, Constance contemplant sans l'ombre d'un regret les maisons du village qui se dissipaient peu à peu dans la nuit. Un jour, sa tante Annette avait découvert le cahier et, après y avoir jeté un coup d'œil, était devenue rouge de colère et l'avait brûlé dans le poêle.

Clémence découpa soigneusement l'annonce avec une paire de ciseaux qu'elle rangeait dans son panier de couture et la plaça sous son oreiller. Elle prêta au mystérieux veuf les traits de son duc imaginaire.

Clémence ne put fermer l'œil de la nuit, tournant et retournant dans sa tête les démarches qu'il lui faudrait accomplir pour poser sa candidature au poste de gouvernante. La question des références la tourmentait. Qui pourrait la recommander ? Il était impossible d'en faire la demande aux Coulombe, car elle pressentait qu'ils s'opposeraient à ce qu'elle quitte le village, non pas par affection pour elle, mais pour ne pas perdre la pension qu'elle leur versait. De toute manière, son oncle savait à peine lire et compter, encore moins écrire : c'est sa femme qui s'occupait de la facturation et des comptes à régler. Elle songea au notaire Bisailon, mais jamais elle ne pourrait se résoudre à quémander une faveur à un homme qui avait fait tant de tort à ses parents et l'avait dépouillée de son héritage. *Qui d'autre ?* Il y avait un médecin à Saint-Hermas, le Dr Renaud, mais son oncle et sa tante se méfiaient des « rebouteux » comme de la peste et se prétendaient trop pauvres pour payer des honoraires. Le médecin ne leur avait rendu visite qu'une fois, lorsque Clémence avait eu les oreillons, et elle le croisait seulement à la messe du dimanche ; jamais elle n'oserait l'aborder. Il ne restait plus qu'une personne : le curé Grondin. Son avenir dépendait de lui.



Le lendemain, Clémence attendit avec impatience la pause du midi et se rendit à pied au presbytère. Ce fut Mme Binette, la ménagère du curé, qui lui ouvrit. Son visage rond et affable était

contredit par de petits yeux fureteurs et malfaisants. Elle avait la réputation de colporter des ragots sur les paroissiens, et quelque'un l'avait même surprise debout devant le confessionnal, un plumeau à la main, faisant mine d'épousseter tout en tendant l'oreille. Clémence s'efforça de prendre un ton aimable :

— Bonjour, madame Binette.

— Tiens, de la belle visite, susurra la femme, le regard faussement jovial.

— Je viens voir monsieur le curé.

— Il prépare sa prochaine homélie. Si tu me dis ce qui t'amène, je pourrais lui en glisser un mot...

Clémence détecta aussitôt la malveillance derrière le sourire contraint de la ménagère.

— C'est personnel.

Les traits de Mme Binette se raidirent.

— Il veut pas être dérangé, reviens plus tard.

L'importance de son projet donna du courage à Clémence.

— Je vais frapper à sa porte, on verra bien s'il me reçoit, s'entendit-elle rétorquer.

Elle s'avança dans le couloir menant au bureau du prêtre. Mme Binette tenta de se placer devant elle pour lui bloquer le passage, mais Clémence la contourna lestement et se dirigea d'un pas vif vers la porte, sur laquelle elle cogna avec une fermeté qui la surprit elle-même. La voix du curé s'éleva :

— Madame Binette, je vous ai pourtant avertie de ne pas me déranger !

— C'est la p'tite Deschamps, glapit-elle. Elle insiste pour vous voir.

Il y eut un silence, puis la voix du prêtre se fit de nouveau entendre :

— Dans ce cas, qu'elle entre.

Clémence obéit, le cœur battant, sentant le regard de la ménagère dans son dos.

Le curé Grondin, assis derrière un large bureau, une plume à la main, leva la tête. Il avait un visage long, chevalin. Ses joues glabres et pâles, les ombres bleuissant ses paupières lui donnaient une allure austère qu'accentuaient les rides creusant des parenthèses autour de sa bouche mince. Clémence avait été très étonnée lorsque sa tante lui avait dit qu'il avait tout juste trente et un ans.

— Mademoiselle Deschamps, que me vaut l'honneur de votre visite ?

Il se faisait un devoir de vouvoyer ses ouailles, même les enfants. On aurait pu croire que c'était une façon de leur montrer du respect, mais en réalité il mettait ainsi une barrière entre elles et lui; en créant cette distance, il exerçait un ascendant auquel il était difficile de résister.

Clémence sentit ses jambes fléchir, impressionnée malgré elle par la sévérité du religieux, dont les sermons implacables emprisonnaient les paroissiens dans une crainte perpétuelle. Pour raffermir sa détermination, elle se répéta le texte de l'annonce qu'elle avait appris par cœur: « Veuf souhaite une gouvernante pour son fils de douze ans à la santé fragile. » *Je dois être brave pour cet enfant.*

— Je vous écoute, reprit le curé en tapotant la pointe de sa plume sur son écritoire.

Sans répondre, la jeune femme extirpa de sa manche la découpure de papier et la déposa devant lui. Il fronça les sourcils.

— Où avez-vous trouvé cette annonce ?

— Dans *La Presse*.

— Vous lisez ce journal impie ?

— Un client l'a oublié chez mon oncle. Je souhaite présenter ma candidature à ce poste.

Le prêtre parcourut les quelques lignes, la mine désapprobatrice.

— Un *veuf*... Qui sait s'il n'a pas de mauvaises intentions !

— C'est un père de famille. Son enfant a besoin de moi !

Le curé Grondin la toisa avec sévérité.

— Qu'en savez-vous ? Je vous trouve bien présomptueuse, mademoiselle Deschamps.

Clémence sentit qu'elle marchait sur un fil et qu'il s'en faudrait de peu pour que son rêve soit piétiné. Elle comprit qu'elle devait se montrer plus humble pour gagner sa cause.

— Vous avez raison, monsieur le curé. Je ne connais pas ce garçon, mais je crois que je pourrais lui être utile. Vous êtes la seule personne qui puisse m'aider.

— Votre oncle et votre tante sont-ils au courant de votre projet ?

— Pas encore. Vous êtes le premier à qui j'en parle.

— Vous êtes bien jeune pour partir ainsi à l'aventure. Montréal est une grande ville, remplie de dangers.

— Je suis majeure. J'ai sous ma responsabilité une vingtaine d'élèves par année, c'est loin d'être une tâche facile.

— Qui vous remplacera ? Les bonnes institutrices ne courent pas les rues.

C'était la première fois que le prêtre lui faisait un compliment.

— Imelda, la fille aînée de monsieur Trottier, du magasin général, est ma meilleure élève. Elle aura dix-huit ans en août.

— Laissez-moi y réfléchir.

### III

Clémence quitta le presbytère, terriblement déçue de ne pas avoir obtenu l'assurance que le curé Grondin lui écrirait une lettre de recommandation. Lorsqu'elle pénétra dans la classe, la vue des pupitres en désordre, des élèves criant et s'envoyant des boulettes de papier la remplit de détresse. *Je dois partir d'ici, coûte que coûte.*



Quelques jours plus tard, un samedi, alors qu'elle lisait *Fille de Chouans* dans le grenier, Clémence entendit la voix de sa tante qui lui demandait de venir.

— M'sieur le curé est ici pour te voir !

La jeune femme s'empressa de ranger le roman dans le coffre et descendit l'échelle qui menait à l'étage, puis l'escalier vermoulu donnant sur l'arrière-boutique. La longue silhouette du prêtre se profilait près du poêle à bois. On percevait à distance le claquement d'un marteau sur une enclume et le hennissement d'un cheval.

Le curé s'adressa à Annette Coulombe.

— Auriez-vous l'obligeance de nous laisser seuls ?

Elle serra les lèvres et quitta la pièce. Le prêtre fouilla dans la poche de sa soutane et en tira une enveloppe cachetée, qu'il tendit à Clémence.

— Voici la lettre que vous m'avez demandée. Je vous prie de ne pas l'ouvrir et de l'envoyer directement à qui de droit. J'ai inscrit moi-même l'adresse qui se trouvait dans l'annonce. Vous n'aurez qu'à la faire affranchir. Bonne chance, mademoiselle Deschamps.

J'espère que vous ne regretterez pas votre décision d'abandonner ce qu'il reste de votre famille.

La jeune femme glissa l'enveloppe dans la poche de son tablier.

— Merci.

Il inclina la tête et partit en saluant Mme Coulombe au passage. Cette dernière, piquée par le fait que le prêtre n'ait pas daigné l'informer de l'objet de sa visite, se tourna vers sa nièce :

— Qu'est-ce qu'il te voulait ?

Clémence réfléchit. Si elle révélait son projet à sa tante, celle-ci ne manquerait pas de lui reprocher son ingratitude et lui mettrait des bâtons dans les roues. Il fallait garder le secret jusqu'à ce qu'elle reçoive une réponse.

— Le curé Grondin souhaite rencontrer mes élèves avant la fin des classes pour vérifier leurs connaissances du petit catéchisme.

La facilité avec laquelle elle venait de mentir l'étonna. Elle songea au huitième commandement : « Faux témoignage ne diras, ne mentiras aucunement. » Un peu de rouge colora ses joues.

— Je dois préparer mes cours.

Ce qui était la stricte vérité. Une fois au grenier, Clémence fut tentée de décacheter l'enveloppe que le curé lui avait remise, mais un scrupule l'en empêcha. La pensée que l'homme d'Église avait peut-être dressé d'elle un portrait peu flatteur afin de lui enlever toute chance d'être retenue comme gouvernante lui traversa l'esprit, mais elle la chassa. Le curé Grondin était sévère et inflexible, mais elle était convaincue de son honnêteté.

Elle dissimula la lettre dans le coffre, s'assit à la table bancale qui lui servait de secrétaire et choisit un texte pour une dictée qu'elle lirait à ses élèves, ainsi que des exercices de calcul mental. Elle prit ensuite du papier à lettres qu'elle avait acheté à Tit-Paul, trempa sa plume dans l'encrier et se mit à rédiger, adoptant son « écriture du dimanche », comme disait sa mère.

*Saint-Hermas, le samedi 23 mai 1931*

*Monsieur,*

*Par la présente, je souhaite offrir mes services comme gouvernante pour votre fils. Je suis institutrice dans une école de rang depuis près de deux ans. J'enseigne la grammaire française, l'arithmétique, la géographie et l'histoire du Canada.*

Elle s'interrompit, songea à ajouter qu'elle aimait beaucoup la lecture, mais s'en abstint. Celui qui pourrait devenir son employeur n'appréciait peut-être pas les livres.

*J'espère de tout cœur que vous me ferez l'honneur de m'engager.  
Votre dévouée,  
Clémence Deschamps*

Elle relut son texte, n'en fut pas satisfaite, mais au moins il avait le mérite d'être franc. Elle plia soigneusement la feuille, la glissa dans une enveloppe sur laquelle elle inscrivit l'adresse qui figurait sur l'annonce, la cacheta et la rangea avec la lettre de recommandation du curé Grondin.

Ce soir-là, Clémence s'endormit rapidement, bercée par le bruissement du vent dans les branches du chêne.



## IV

Le lundi suivant, avant le début de la classe, Clémence alla au bureau de poste pour y déposer les deux lettres.

— Combien de temps le courrier prendra-t-il, monsieur Legris?

Le maître de poste fit la moue.

— Environ cinq jours ouvrables.



L'attente commença. Chaque jour, Clémence retournait au comptoir pour demander à M. Legris si elle avait du courrier; elle revenait chez les Coulombe bredouille, le cœur gros.

À la Saint-Jean-Baptiste, l'institutrice fit le ménage de la classe, nettoya les cendres du poêle et verrouilla la porte. L'école ne rouvrirait qu'au début de septembre.

Dans les premiers jours d'août, Clémence était toujours sans nouvelles; le veuf de l'annonce avait sans doute choisi une meilleure candidate... Alors qu'elle avait renoncé à tout espoir d'être engagée, elle reçut enfin une réponse.

*Outremont, le 13 août 1931*

*Mademoiselle Clémence Deschamps est priée de se présenter le lundi 7 septembre prochain à deux heures de l'après-midi au 34, avenue Querbes, dans le quartier d'Outremont, à Montréal, pour une entrevue concernant le poste de gouvernante. Vous trouverez ci-joint un billet*

*de train pour Montréal, ainsi qu'une somme pour couvrir vos frais de déplacement. Veuillez porter une écharpe bleue.*

*Votre dévoué,*

*Charles Levasseur, MD*

La joie qu'éprouva Clémence fut si intense que le souffle lui manqua. Le ton de la réponse était froid, mais au moins, elle était invitée à une entrevue, pendant laquelle elle aurait la chance de faire ses preuves. Puis une appréhension sourde la saisit. Où se trouvait Outremont? Elle n'avait jamais entendu parler de ce quartier. Chose certaine, le fait que le Dr Levasseur paie son voyage démontrait qu'il prenait sa candidature au sérieux. Elle feuilleta l'almanach et y chercha une carte du Québec. Elle finit par identifier Outremont, située « outre le mont Royal », d'où son nom.

Pendant le souper, Clémence annonça la nouvelle aux Coulombe.

— Gouvernante? À Saint-Hermas? demanda sa tante, intriguée.

— À Outremont.

— Connais pas, grommela son oncle.

— C'est un quartier de Montréal.

— Notre village est pas assez bon pour toi? commenta Annette d'un ton aigre.

— J'ai toujours été une charge pour vous, se contenta de répliquer Clémence.

Sa tante se rembrunit, irritée de perdre la pension, même modeste, que leur nièce leur versait.

— Si c'est toute la reconnaissance que t'as pour nous...

Clémence jugea inutile de répondre. La perspective d'échapper enfin à cette existence médiocre et sans espoir lui suffisait. Le dernier samedi du mois, elle acheta une écharpe bleue à Tit-Paul, son gage de liberté, ainsi qu'un cahier. L'idée de commencer un journal personnel dans lequel elle narrerait ses aventures lui était venue à l'esprit la veille. Plus que quelques jours à attendre avant d'entreprendre son périple!

Lundi 7 septembre 1931

Le matin de son départ, Clémence alla se recueillir sur la tombe de ses parents et déposa une gerbe de chrysanthèmes au pied de la stèle.

— Je vous demande pardon. Veillez sur moi. Je vous aime, je vous aimerai toujours.

Lorsqu'elle revint chez les Coulombe, Clémence aperçut son oncle qui transportait la valise en carton bouilli avec laquelle elle était arrivée chez eux, treize ans auparavant, et où elle avait rangé quelques vêtements et tous ses livres, qu'elle ne s'était pas résignée à abandonner. Bien qu'elle n'eût pas la certitude d'être engagée, elle n'avait aucune intention de revenir à Saint-Hermas.

— Calvasse, as-tu mis des roches dans ta valise ?

Il plaça le bagage à l'arrière du vieux boghei dont il se servait pour aller au marché public. Le trajet vers la gare se fit en silence. Clémence ne trouva rien à leur dire ; les Coulombe non plus.



La petite gare était presque déserte. Les adieux furent réservés. Seule sa tante montra un peu d'émotion :

— Sois prudente, lui recommanda-t-elle. Surtout, méfie-toi des garçons. Cache bien ton jeu. La grand-ville est dangereuse...

Les Coulombe quittèrent leur nièce avant que le train du Canadien Pacifique entre en gare dans un panache de fumée grise.



**C**lémence Deschamps, vingt-deux ans, institutrice dans une école de rang, rêve d'échapper à son existence monotone. Un jour, une annonce dans *La Presse* attire son attention : « Veuf cherche gouvernante pour son fils de onze ans à la santé fragile. »

Clémence effectue le voyage jusqu'à une demeure fastueuse d'Outremont, où elle fait la connaissance du Dr Levasseur et de son fils Tristan, un garçon d'aspect frêle pour lequel elle se prend aussitôt d'affection. Elle est saisie par le portrait d'une belle femme au sourire mélancolique et apprend qu'il s'agit de la défunte épouse de son nouveau patron.

Dans les nuits qui suivent, Clémence est témoin d'événements étranges. Très vite, la jeune gouvernante pressent qu'un mystère entoure la mort de Jeanne Levasseur. Un indice la mène à découvrir que la sœur jumelle de Jeanne aurait été internée à l'asile Saint-Jean-de-Dieu. Mais, telles des poupées gigognes, une vérité en cache une autre, encore plus terrifiante...



## SUZANNE AUBRY

est diplômée en écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada. Sa saga *Fanette* a conquis le cœur du public avec plus de 110 000 exemplaires vendus. Elle est également l'auteur de plusieurs pièces de théâtre, d'un recueil de contes, d'un livre jeunesse et de cinq autres romans, dont *Ma vie est entre tes mains*, finaliste au Prix des cinq continents de la francophonie. Suzanne Aubry a reçu l'Ordre du Canada en 2022.

ISBN 978-2-7648-1596-0

